



HAL
open science

Un journaliste français héraut de l'éducation publique en Russie: le baron Théodore-Henri de Tschudy

Vladislav Rjeoutski

► **To cite this version:**

Vladislav Rjeoutski. Un journaliste français héraut de l'éducation publique en Russie: le baron Théodore-Henri de Tschudy. Vladislav Rjeoutski. Quand le français gouvernait la Russie: l'éducation de la noblesse russe, 1750-1880, L'Harmattan, pp.233-245, 2016, Éducatons et sociétés, 9782343085401. hal-04173695

HAL Id: hal-04173695

<https://hal.science/hal-04173695>

Submitted on 31 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

**Un journaliste français héraut de l'éducation publique en Russie : le baron théodore-henri de
tschudy
Vladislav Rjeoutski – DHI Moskau**

En Russie, le règne de l'impératrice Élisabeth (1741-1762) est une époque riche en changements dans le système éducatif. L'événement le plus marquant est la fondation de l'université de Moscou, en 1755. L'établissement de cette première université russe est appuyé par l'exposé des besoins de la noblesse en matière d'éducation. La presse culturelle russe fait ses premiers pas au même moment (j'indique entre les parenthèses la date de la fondation de la revue) : on voit paraître les revues *Ejemessiatchnyé sotchinieniia* (*Œuvres mensuelles*, fondé en 1755), *Troudolioubivaïa ptchela* (*L'Abeille laborieuse*, 1759), *Prazdnoé vremia, v pol'zou oupotreblennoé* (*Le loisir employé avec utilité*, 1759), *Poleznoé ouvesselenié* (*Le divertissement utile*, 1760), etc., dans lesquelles l'éducation, et l'éducation de la noblesse en particulier, est régulièrement discutée. Plusieurs articles, écrits parfois par des auteurs qui sont eux-mêmes nobles, soulignent la nécessité pour les familles nobles russes de donner une bonne éducation à leurs enfants car ce sera leur capital le plus précieux dans la vie. Cette éducation doit correspondre au niveau social de la famille, les postes haut placés doivent revenir à ceux qui les ont mérités par leurs études et non à ceux qui sont nés dans des familles distinguées, l'éducation d'un jeune noble doit, certes, être poussée, mais éviter la pédanterie, l'objectif étant d'éduquer un « honnête homme » et non un savant...¹ Si ces idées font écho à l'état dans lequel se trouve la noblesse russe, elles sont souvent puisées dans des périodiques étrangers, français comme allemands. Grâce à cette presse, l'intérêt pour l'éducation dans la société russe cultivée trouve son expression et influence peut-être même la politique du gouvernement, notamment les projets initiés par le favori de l'impératrice, Ivan Chouvalov.

Ces débats s'expriment aussi à travers une revue en langue française publiée en Russie, *Le Caméléon littéraire* (1755). Son éditeur, le baron de Tschudy, littérateur et franc-maçon, est alors très proche de Chouvalov, principal acteur de la réforme pédagogique russe, dont il devient un secrétaire. Témoin et acteur de ces changements, Tschudy nous a laissé quelques écrits qui permettent de mieux comprendre les enjeux pédagogiques du moment et le regard porté par les auteurs de ces réformes sur l'état de l'éducation de la noblesse russe.

DE LA FRANCE À LA RUSSIE : PARCOURS D'UN FRANC-MAÇON ÉDUCATEUR

Dans les années 1750, on trouve en Russie plusieurs précepteurs et professeurs qui ont des allures d'aventuriers. La dénomination d'aventurier prend quelquefois un sens péjoratif : on souligne le côté douteux de l'activité de ces gens qui cherchent à faire fortune par tous les moyens possibles. Mais au siècle des Lumières un aventurier est souvent aussi un homme très cultivé, un homme de Lettres, un intellectuel².

L'auteur du texte reproduit ici, le baron Théodore-Henri de Tschudy, a souvent été considéré comme un parfait représentant des aventuriers des Lumières. Venant d'une bonne famille de la noblesse de Metz, ayant reçu une formation en droit, le baron de Tschudy s'implique très tôt dans la franc-maçonnerie : en 1750, il est maître en chaire de la *Loge Ancienne* à Metz et occupe une position clé dans le réseau messin de la franc-maçonnerie. La franc-maçonnerie est mal vue par l'Église catholique. En 1751, le pape Benoît XIV confirme la bulle du pape Clément XII qui, en 1738, condamnait « à perpétuité » les francs-maçons. Tschudy doit se réfugier en Hollande. Il prend le nom de « chevalier de Lussy » ou « Lucy » afin d'épargner sa famille et mène son combat, en faisant paraître en 1752 une apologie des francs-maçons, *Étrenne au Pape, ou les francs-maçons vengés*³, dans laquelle il répond aux accusations portées contre les francs-

¹ Pour un aperçu de ces publications voir : М. Киселев, А. Лысцова, « Проблема дворянского образования в публицистике и в правительственной политике Российской империи на рубеже 50-х и 60-х годов XVIII века », *Идеал воспитания дворянства в Европе, XVII-XIX вв.* [М. Kisselev, A. Lystsova, « La question de l'éducation de la noblesse dans la presse et la politique du gouvernement dans l'empire de Russie au tournant des années 1750 », *L'Idéal d'éducation des noblesses européennes, XVII^e-XIX^e siècles*], sous la dir. de Wladimir Berelowitch, Vladislav Rjeoutski et Igor Fedyukin, Moscou, Novoié literatournoié obozrenié (à paraître).

² Sur l'aventurier des Lumières, voir Alexandre Stroeve, *Les aventuriers des Lumières*, Paris, PUF, 1997.

³ *Étrenne au Pape, ou Les Francs-Maçons vengés, réponse à la Bulle d'excommunication lancée par le Pape Benoît XIV, l'an 1751... avec une copie exacte de la dite bulle, et une traduction française de la même, pour la satisfaction des curieux en général, conférence épistolaire entre un Napolitain et un ministre de l'Église romaine [...]*, La Haye, E.L. Saurel, 1752.

maçons ; la même année, il y ajoute deux autres écrits maçonniques⁴. L'écrivain et journaliste Rousset de Missy, proche des diplomates russes, présente sans doute son ami Tschudy à l'ambassadeur russe en Hollande. Vers l'été 1752, Tschudy gagne la Russie⁵.

Il travaille d'abord en qualité de secrétaire ou de bibliothécaire chez le baron Sergueï Grigorievitch Stroganov, l'un des frères Stroganov connus pour leurs usines et père d'Alexandre Stroganov, un acteur important des Lumières russes. Après son engagement chez les Stroganov, Tschudy monte sur la scène du théâtre français de la cour.

Pendant cette période, il achève son nouveau livre ; il est publié à La Haye en 1754 sous le titre *Le Philosophe au Parnasse français*⁶. Il s'agit d'un échange épistolaire fictif entre le « chevalier de Lussy » et un certain « M. de M. ». L'ouvrage est dédié au « comte Ivan Ivanitche Chevaloff ». Cette dédicace est sans doute ajoutée lorsque Tschudy passe dans la maison de son nouveau protecteur, le jeune favori de l'impératrice Élisabeth. Tschudy est « attaché à M. de Schuvalow et a demeuré en son hôtel où il avait sa table, un domestique, équipage, entretien et 250 roubles d'appointements »⁷.

En 1754, Chouvalov projette la création d'une université dans la vieille capitale russe. L'opinion de Mikhaïl Lomonossov, un des éminents académiciens russes, a évidemment compté dans la définition des principes du nouvel établissement, notamment en ce qui concerne la liste des disciplines et la nécessité de fonder une école pour préparer de futurs étudiants⁸. Mais beaucoup d'autres points précis proposés par Chouvalov ne viennent apparemment pas de Lomonossov. Nul doute que Tschudy ait participé à la préparation de la conception de cette université. Dès son retour en France en 1756, le baron se dit « secrétaire de l'academie de Moscow »⁹. C'est ce que certains de ses biographes¹⁰ ont retenu sans se demander de quelle académie il s'agissait au juste. Tschudy parle évidemment de l'université de Moscou¹¹.

Connaissant plusieurs langues, maniant très bien la plume, Tschudy doit être chargé de la correspondance étrangère du favori et participer à l'engagement de professeurs étrangers pour la nouvelle université. Nous avons la certitude d'au moins un recrutement dont Tschudy est directement responsable : il s'agit du chevalier Charles-Louis-Philippe de Mainvilliers, de son vrai nom Genu-Soalhat (1714-1776 ?). Mainvilliers reçoit le poste de professeur de politique et d'héraldique à l'école de l'université. L'œuvre la plus importante du chevalier à cette époque est son grand poème épique, *La Pétréade*, que Mainvilliers publie en 1762¹². Chouvalov n'est probablement pas étranger à ce projet.

À la fin de l'année 1755, le baron se rend en France. Le 30 décembre 1755, il se trouve de passage à Riga. Dans une auberge, il rencontre un jeune homme qui se dit français mais parle avec un accent savoyard. Il s'agit du chevalier de La Meyssonnier de Valcroissant¹³. Son objectif est d'observer les préparatifs militaires de la Russie dans les provinces baltes. Le comte de Broglie lui a aussi demandé de sonder l'opinion de la cour de Saint-Pétersbourg à l'égard d'une possible réconciliation entre la Russie et la France. Rencontrant à Riga son compatriote Tschudy, cet émissaire secret lui demande de transmettre deux lettres dont l'une est destinée à l'envoyé de France à Varsovie, Durand de Distroff. Il s'est trompé d'homme : Tschudy profite de cette occasion pour envoyer cette missive, accompagnée d'une lettre de sa main, à son protecteur. La Meyssonnier est arrêté et sa correspondance est confisquée. Tschudy l'apprend par une lettre de Chouvalov¹⁴. La Meyssonnier réussit néanmoins à donner à Versailles le nom du traître. Tschudy est saisi dans son hôtel du faubourg Saint-Germain et jeté à la Bastille le 16 mai. Chouvalov n'oublie pas son

⁴ *Vatican vengé, apologie ironique pour servir de pendant à l'Étrenne au Pape, ou lettre d'un père à son fils, à l'occasion de la bulle de Benoît XIV, avec des notes et commentaires, par le chevalier de L.*, La Haye, Pierre Van Cleef, 1752 ; *La Muse Maçonnerie: Recueil des nouvelles chansons sur la Maçonnerie [...] par de Lussy, auteur des Etrennes au Pape*, A la Haye, Jean Antoine Bareau, 1752.

⁵ В. Ржеуцкий, « В тени Шувалова. Французский культурный посредник в России барон де Чуди », *Новое Литературное Обозрение* [Vladislav Rjéoutski, « À l'ombre de Chouvalov. Un intermédiaire culturel français en Russie, le baron de Tschudy », *Novoïé litératournoïé obozreniïé*], n° 105, 2010, p. 91-124, ici p. 93.

⁶ *Le philosophe au Parnasse françois, ou le Moraliste enjoué ; Lettres du chevalier de L. et de M. de M., dédiées au comte Ivan Ivanitche Chevaloff*, Amsterdam, I. Buyn, 1754, [10], 188 p., in-8°.

⁷ BNF, Arsenal, n° 11945, f° 231.

⁸ Voir la lettre adressée par Lomonossov à Chouvalov en juillet 1754, *История Московского университета (вторая половина XVIII – начало XIX века)*. Сборник документов [Histoire de l'université de Moscou (deuxième moitié du XVIII^e – début du XIX^e siècle). Recueil de documents], t. I, 1754-1755, éd. D.N. Kostychine, Moscou, Academia, 2006, p. 13-14.

⁹ BNF, Arsenal, n° 11945, f° 214.

¹⁰ Par exemple Bésuchet, Quérard, Biographie universelle...

¹¹ Dans certains pays protestants, les universités sont à cette époque appelées « académies ».

¹² *La Pétréade, ou Pierre le créateur*, par Mr. G.-S. chevalier de Mainvilliers, Amsterdam, J.H. Schneider, 1762 (réimpression : 1763).

¹³ Sur la mission de La Meyssonnier, voir : Antoine Nivière, « L'affaire Tschudi », *Slovo*, 2000, vol. 24-25, p. 297-396.

¹⁴ BNF, Arsenal, n° 11945, f° 291. Une partie de cette lettre est reproduite par Alexandre Stroev : А. Строев, *Те, кто поправляют фортуна. Авантюристы Просвещения* [A. Stroev, *Ceux qui corrigent la fortune. Les Aventuriers des Lumières*], Moscou, Novoïé Litératournoïé obozreniïé, 1998, p. 111.

protégé et ordonne à l'envoyé de Russie à Paris, Fiodor Bekhteïev, de solliciter sa libération. Ayant passé plusieurs semaines en prison, Tschudy peut enfin sortir du cachot et est échangé contre La Meyssonnier. Chouvalov invite Tschudy à revenir en Russie en lui promettant enfin une place : libre à lui de devenir secrétaire de l'université de Moscou.

Rentré en Russie en mai 1757, Tschudy reçoit en effet cette place : le 30 juin 1757, Chouvalov donne l'ordre de l'admettre en qualité de secrétaire à l'université de Moscou. L'engagement du baron dans les affaires de la première vraie université russe sera plutôt mince. Néanmoins, son rôle dans l'éducation en Russie est important pour d'autres raisons.

Le 30 septembre 1759, Tschudy est nommé premier chambellan (« hofmeister ») des Pages de l'impératrice avec le grade de colonel d'artillerie et 600 roubles d'appointements par an, logement et nourriture compris. Il remplace à cette place un autre Français, François-Guillaume de Foligny. Tschudy rédige un *Mémorial sur les méthodes d'éducation des jeunes gens*. C'est un document de première importance car il sert à la rédaction de l'instruction impériale du 29 septembre 1759, acte fondateur du Corps des Pages. Dans ce *Mémorial*, le baron prône l'éducation sans violence basée sur l'intérêt de l'élève pour les études, mais aussi sur l'égalité de tous les élèves, sans égard à la situation de leurs familles. Il conseille d'introduire des matières propres à former non seulement un militaire mais également un citoyen. Il préconise d'étudier la physique, la géométrie, l'algèbre, la fortification, l'histoire, la géographie, l'héraldique ainsi que les langues (allemande, latine, française). L'attachement de Tschudy pour le latin est clair, c'est pour lui la base de l'éducation humaniste. La mention du latin est remarquable : cette langue est à cette époque quasiment absente de l'éducation privée et peu présente dans l'éducation publique de la noblesse en Russie. Ce pays n'a pas connu de longue tradition d'étude du latin contrairement à beaucoup d'autres pays européens¹⁵ ; la noblesse russe, à quelques exceptions près, préfère apprendre tout de suite le français qui lui donne accès à la société de cour des capitales européennes. Ces recommandations sont prises en compte dans l'oukase du 25 octobre 1759. Parmi d'autres dispositions de ce décret, soulignons l'obligation faite aux pages de traduire des pièces de théâtre du français vers le russe pour les présenter à la famille impériale¹⁶.

En 1760, Tschudy revient en France et privilégie son engagement maçonnique. Il meurt à Paris le 28 mai 1769.

UN TÉMOIN DE L'ÉDUCATION DE LA NOBLESSE EN RUSSIE

L'œuvre la plus importante de Tschudy en Russie est l'édition d'une revue, *Le Caméléon littéraire*¹⁷. Tschudy est sans doute l'auteur de ce projet. Chouvalov, préoccupé par le retard culturel de la Russie, applaudit cette initiative. Tschudy y donne régulièrement des nouvelles sur la littérature et le théâtre français, plus rarement, sur le théâtre russe¹⁸. Mais la revue est intéressante aussi par sa portée pédagogique qui en constitue l'un des thèmes les mieux développés.

Tschudy y insère toute une série de publications intitulées « Lettres d'un vieillard à un jeune prince ». Deux frères sont opposés dans ces lettres : l'un est studieux et vertueux et l'autre paresseux et dépravé. N'oubliant pas le jeu littéraire, Tschudy se fait passer pour l'éditeur et non pour l'auteur de ses écrits et s'amuse à livrer son avis sur le texte. Le vieillard raconte des paraboles somme toute assez banales qui soulignent l'importance de l'éducation. Le premier frère ne parlait que « de bagatelles et de fadaïses », le second, plus jeune, « appliqué sans cesse à la lecture, à l'étude des langues étrangères, s'efforçait de les imprimer dans sa mémoire par le secours de la réflexion et du raisonnement ». Le cadet était invité dans les bonnes compagnies « dont son heureux naturel et son esprit le rendaient parfaitement digne ». L'aîné devait au contraire garder la maison. Enfin « un rayon de lumière l'éclaire sur la honte de son état. [...] il étoit trop

¹⁵ Mais où le latin est en perte d'influence à partir du XVII^e siècle. Voir à ce sujet Françoise Waquet, *Le Latin, ou l'empire d'un signe (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 1998.

¹⁶ Д.М. Левшин, *Пажеский Его Императорского Величества корпус за 100 лет [D.M. Levchine, *Le Corps des Pages de Sa Majesté Impériale en cent ans*], Saint-Petersbourg, 1902, t. 1, passim.*

¹⁷ *Le Caméléon littéraire. Ouvrage périodique. Par l'Auteur du Philosophe au Parnasse*, Imprimé à Saint-Petersbourg [à la typographie de l'Académie des sciences], 1755, in-12 (du 5 janvier au 14 décembre 1755, 49 numéros de 312 exemplaires).

¹⁸ Voir sur cette revue et sur la presse francophone en Russie en général, Vladislav Rjéoutski et Natalia Speranskaïa, « The Francophone Press in Russia : A Cultural Bridge and an Instrument of Propaganda », *French and Russian in Imperial Russia*, vol. 1, *Language Use Among the Russian Elite*, sous la dir. de Derek Offord, Lara Ryazanova-Clarke, Vladislav Rjéoutski et Gesine Argent, Edimbourg, Edinburgh University Press, 2015, p. 84-102.

tard, on ne l'en méprisa pas moins ». Ces histoires sont accompagnées de commentaires dont l'esprit et le vocabulaire dénotent l'engagement maçonnique de l'auteur¹⁹.

La question de l'éducation de la jeunesse noble est posée par Tschudy dans un « Extrait du troisième tome des écrits satiriques imprimés en allemand à Leipzig »²⁰ qu'on reproduit ici. Il s'agit sans aucun doute d'une référence fictive, procédé favori du rédacteur du *Caméléon littéraire*, adopté ici à cause du ton critique de cet article : en se référant à une publication allemande, le rédacteur feint que ces propos ne s'adressent pas à la noblesse russe directement, mais le lecteur n'est évidemment pas dupe.

Tschudy y parle du choix du précepteur, des parents « qui ne connaissent pas l'étendue de leurs obligations », de la délicatesse avec laquelle il faut éduquer les enfants de condition... Il y pose une question importante pour la Russie, celle de la façon de traiter le précepteur : « Il [le noble russe – V.R.] regarde un précepteur comme un domestique ; tout au plus a-t-il la bonté de le compter pour le premier d'entre ses gens. Puisqu'il n'en fait pas plus de cas que d'un valet peut-il exiger que ses enfants le respectent davantage ? » Or, un élève qui ne respecte pas son précepteur, explique-t-il, demeure insensible à son enseignement.

Ce discours n'est certes pas nouveau. Dans l'*Encyclopédie*, qui donne un condensé de ce qu'on pensait sur les précepteurs à cette époque (1757)²¹, la question est abordée dans des termes assez proches de ceux de Tschudy : dans la famille, le gouverneur est « sans autorité, puisqu'il est sans considération ; est-il étonnant que tant de *gouverneurs* soient des gens moins que médiocres, et que la plupart des éducations réussissent si mal ? » Cette situation est commune à beaucoup de pays européens dans lesquels la mode des précepteurs francophones s'est répandue. Les précepteurs correspondant avec Samuel Formey, secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, qu'ils travaillent en Prusse, en Pologne ou en Allemagne, sont unanimes : le préceptorat est un « métier de chien »²². La position particulière du précepteur entre les maîtres et les domestiques rend sa condition instable et blessante pour son amour-propre. En Russie, le statut des domestiques – des serfs pour la plupart – peut rendre la situation du précepteur encore plus difficile. Le littérateur russe Philippe Wiegel, en évoquant son enfance, affirmait qu'un « outchitel » – nom péjoratif donné aux précepteurs – était pour lui comparable au serf, *kholop-diadka*, chargé d'enseigner au jeune noble les rudiments des sciences²³.

Mais s'il manque d'originalité, le discours de Tschudy, transporté en Russie, retrouve de sa fraîcheur car la discussion sur les qualités du gouverneur et sur les égards qui lui sont dus n'y fait que commencer. La publication de Tschudy a donc le mérite de mettre le doigt sur un problème aigu qui n'est pas encore perçu comme tel par beaucoup de nobles russes. Pourtant les conflits entre les précepteurs et leurs employeurs sont assez fréquents à cette époque en Russie. Les quelques cas dont nous avons connaissance sont les plus graves : les précepteurs sont forcés de chercher la protection auprès de la police, du gouverneur de la ville ou de l'université. La plupart des conflits sont sans doute réglés au sein de la famille et les documents n'en gardent donc aucune trace. Les affaires les plus spectaculaires ont plutôt lieu dans le milieu de la petite et de la moyenne noblesse ; la grande noblesse intériorise progressivement les règles de comportement avec l'éducateur.

Tschudy est aussi très critique à l'égard de certains précepteurs :

Ce sont autant de petits *Pic de la mirandole*²⁴ [que] l'on croirait à coup sûr en état de soutenir une Thèse de *omni scibile*. A peine est-on convenu des articles de leur engagement que l'on les trouve absolument incapables d'y satisfaire.

Le journaliste les accuse non seulement d'incompétence, d'indolence et de dissipation, mais aussi de « vices crapuleux » ! Il nuance tout de même son propos, en rappelant que « le vrai mérite n'a ni état, ni

¹⁹ *Le Caméléon littéraire*, 1755, n° 2.

²⁰ *Le Caméléon littéraire*, 1755, n° 5, p. 105-114. Les citations qui suivent sont puisées dans cet article, je ne donne donc pas d'autres références.

²¹ Article « Gouverneur d'un jeune homme » de l'*Encyclopédie*, t. VII, Paris, Briasson, David L'ainé, Le Breton, Durand, 1757, p. 792-797, par exemple, p. 792. J'ai utilisé l'édition électronique sur <http://portail.atilf.fr/>

²² Le titre de l'article d'Henri Duranton, « 'Un métier de chien'. Précepteurs, demoiselles de compagnies et bohème littéraire dans le Refuge allemand », *Dix-huitième siècle*, n° 17, 1985, p. 297-315.

²³ Е. Лихачева, *Материалы для истории женского образования в России* [E. Likhatcheva, *Documents pour l'histoire de l'éducation des femmes en Russie*], Saint-Pétersbourg, М.М. Стассиулевич, 1890-1895, vol. 1, p. 149 ; К. Миллер, *Французская эмиграция и Россия в царствование Екатерины II* [K. Miller, *L'émigration française et la Russie sous le règne de Catherine II*], Paris, 1931, p. 275.

²⁴ D'après le nom de Giovanni Pico della Mirandola (1463-1493), humaniste italien célèbre pour ses connaissances étendues. On l'a assimilé à quelqu'un qui croit tout savoir, qui traite « de omni re scibili », de « toute chose connaissable ».

temps, ni partie fixe » ; il ne doute pas « qu'il ne se rencontre nombre de gens habiles & parfaitement propres à former le cœur & l'esprit d'un jeune homme ».

Existe-t-il une alternative à cette éducation ? Il y en a une, affirme Tschudy, ce sont des établissements d'enseignement publics ; ils sont préférables à l'enseignement privé : les professeurs seraient plus compétents, ils créent un esprit d'émulation et veillent sur la conduite des élèves. Les établissements publics sont les seuls capables de former « le Citoyen, le Guerrier, l'Orateur, le Philosophe ». Enfin, l'auteur n'oublie pas « ceux dont le généreux amour pour la patrie imagine de tels projets, & dont la prudence & les lumières en assurent l'exécution », éloge qui s'adresse à Chouvalov.

Cette attaque virulente contre les précepteurs peut refléter l'opinion personnelle de Tschudy. Cependant, et ce n'est sans doute pas un hasard, elle répond aux vues de son protecteur. Tschudy exprime souvent l'opinion de la cour de Saint-Pétersbourg bien que parfois celle-ci ne coïncide pas avec ses propres convictions. Ainsi, Tschudy vénère Voltaire, mais il est contraint de le cribler de critiques, car le philosophe n'est pas encore une *persona grata* à Saint-Pétersbourg²⁵.

Dans l'oukase annonçant la création de l'université de Moscou (janvier 1755) et préparé par Ivan Chouvalov, la nécessité de la fondation d'une université est expliquée entre autres par les défauts de l'enseignement privé :

Sur un grand nombre de précepteurs se trouvant à Moscou chez les propriétaires terriens et dont les services sont chèrement payés, la plupart non seulement ne sont pas capables d'enseigner les sciences, mais eux-mêmes n'en possèdent pas les rudiments, et pour cette raison la jeunesse des élèves et les années les plus propres pour l'étude sont perdues alors que le prix de cet enseignement inutile est élevé. Presque tous les propriétaires terriens se soucient de l'éducation de leurs enfants, certains y consacrant une grande partie des maigres revenus de leur domaine, avec espoir de faire de leurs enfants des gens de mérite pour Notre service ; d'autres, n'étant pas versés dans les sciences, ou n'ayant pas pu trouver de bons professeurs, acceptent ceux qui ont toute leur vie exercé des métiers de valet, de coiffeur et d'autres professions similaires. Le chambellan et chevalier des ordres Chouvalov démontre que ces défauts vont être corrigés par cet établissement qui sans doute donnera bientôt d'utiles résultats, particulièrement quand il y aura un nombre suffisant de Russes versés dans les sciences²⁶.

Ce texte mérite quelques commentaires. L'enseignement public est clairement opposé ici à l'enseignement privé : les professeurs que les familles peuvent engager à Moscou sont complètement ineptes – et on sous-entend que ceux de l'université seront au contraire très compétents – ; les services des précepteurs sont chers alors que les études à l'université, en revanche, n'engageront pas de dépenses considérables. Deux écoles secondaires – l'une noble et l'autre, roturière – vont être ouvertes auprès de l'université pour préparer les élèves à l'entrée dans cet établissement. Ces écoles sont censées devenir une alternative à l'éducation privée.

C'est la première fois que l'opposition entre l'éducation publique et l'éducation privée est exprimée d'une manière aussi radicale. Reflète-t-elle la réalité de l'enseignement privé²⁷ ? S'explique-t-elle par le besoin de faire de la publicité pour le nouvel établissement afin d'y attirer les enfants de la noblesse russe ? Serait-elle une manifestation d'un nationalisme russe naissant ? Devrait-on y voir le désir de contrôler le processus d'éducation de la noblesse, le pilier de la couronne russe ? Autant de questions auxquelles les futures recherches devront répondre.

La portée de l'oukase est proche de ce que Tschudy affirme sur les précepteurs ; or, il y a aussi des différences substantielles. Tschudy parle des « gages » très insuffisants des précepteurs, l'oukase parle en revanche des prix élevés pratiqués sur ce marché. S'agit-il d'une différence d'appréciation ? Pour donner les rudiments des connaissances à leurs enfants, les propriétaires terriens sont habitués à recourir aux services de serfs, qui ne leur coûtent rien ; en comparaison, l'engagement d'un précepteur peut représenter une dépense excessive : outre son hébergement, son salaire peut atteindre le double de celui d'un fonctionnaire subalterne. Tschudy quant à lui part du principe qu'une bonne éducation ne coûte jamais trop cher.

²⁵ Voir sur ce sujet : Vladislav Rjéoutski, « La presse francophone éditée en Russie au Siècle des Lumières. Projet de recherche franco-russe », 2000. *European Journal*, 2010, n° 2, p. 1-4.

²⁶ Ma traduction du russe. Oukase du 24 janvier 1755, publié dans *Полное собрание законов* [Recueil complet des lois – *infra PSZ*], vol. 14, n° 10346, p. 284-287, cité d'après *История Московского университета*, *op. cit.*, t. I, p. 129-131.

²⁷ On ne peut pas s'arrêter ici sur cette question qui est pourtant essentielle : s'agit-il d'un fantasme collectif ? Nous donnons des éléments de réponse dans l'article suivant : В. Ржеуцкий, « Французские губернеры в России XVIII в.: результаты международного исследовательского проекта «Французы в России» [V. Rjéoutski, « Les précepteurs français en Russie au XVIII^e siècle : les résultats d'un projet de recherche international »], *Les Précepteurs francophones*, *op. cit.*, p. 58-80.

Deux ans plus tard, en 1757, un autre oukase oblige tous les précepteurs et tous les maîtres de pensionnats éducatifs à obtenir une attestation auprès de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg ou auprès de l'université de Moscou²⁸. S'aviser d'enseigner sans avoir été attesté signifiait prendre le risque d'être expulsé de l'Empire. Ce nouveau développement ne semble pas dû au hasard quand on regarde l'argumentation de Chouvalov et de son secrétaire.

Dès son avènement en 1762, Catherine II se penche sur cette question. Influencée probablement par les idées de Rousseau²⁹, qu'elle dit ne pas aimer, elle cherche un moyen de produire « une nouvelle race ou de nouveaux pères et mères » ; il n'est possible de réaliser cette intention qu'en établissant des écoles d'éducation pour les enfants des deux sexes. Catherine et son proche collaborateur, Ivan Betskoï, font un pas en avant par rapport à Chouvalov : ils cherchent non seulement à mieux contrôler l'éducation de la noblesse en proposant une alternative à l'éducation privée, mais souhaitent renforcer ce contrôle en enlevant l'enfant à ses parents car, ayant eux-mêmes subi une mauvaise éducation, ceux-ci pourraient transmettre de mauvais principes à leur progéniture. Selon la pensée de Catherine II, les enfants ne doivent avoir

[...] aucune communication avec les gens de l'extérieur en sorte que même les parents les plus proches puissent les voir uniquement à l'école et en présence de leurs supérieurs car il est indéniable que le contact fréquent avec le tout venant est très nuisible³⁰.

Notons un détail intéressant : ni Tschudy, ni l'oukase de 1755, ne mettent l'accent sur l'origine des précepteurs, ils étaient pourtant tous étrangers et en grande partie français. Serait-ce parce que ni Chouvalov, ni à plus forte raison Tschudy, ne se soucient encore du caractère proprement « national » de l'éducation de la noblesse, qui sera un des thèmes majeurs des débats autour de l'éducation sous Catherine II ?

*

Ce texte publié par un journaliste français installé à Saint-Pétersbourg nous aide à mieux voir les préoccupations d'une partie des élites dirigeantes en Russie au milieu du XVIII^e siècle. Elles semblent porter un regard assez négatif sur l'éducation domestique de la noblesse russe. On ne se soucie pas encore de l'influence « néfaste » des étrangers sur les sentiments patriotiques des petits Russes, mais plutôt de la nécessité d'avoir des enseignants de qualité auprès des enfants de la noblesse.

L'insuffisance de l'éducation privée, réelle ou imaginaire, est expliquée aussi par l'incapacité des familles nobles à évaluer la compétence du précepteur. Tschudy témoigne de leur refus de consacrer des moyens conséquents à l'éducation de leurs enfants et de traiter le précepteur avec tout le respect nécessaire.

L'éducation et l'enseignement publics sont proposés comme la seule alternative valable à cette éducation insuffisante. On assiste donc à un remaniement de fond par rapport au système en vigueur depuis 1737, lorsque l'État avait confié le soin de l'éducation des enfants de la noblesse aux familles elles-mêmes et s'était réservé le droit de vérifier, le moment venu, les résultats de cette éducation³¹.

Vladislav RJÉOUTSKI
Deutsches historisches Institut Moskau

²⁸ Oukase du 5 mai 1757, n° 10724, *PSZ*, t. 14, p. 765.

²⁹ P. Milioukov a supposé que Catherine pouvait aussi être influencée par les idées d'un des principaux idéologues du règne de Pierre le Grand, Théophane Prokopovitch, qui a décrit le procédé de l'isolation de l'élève dans ces œuvres. П. Миллюков, *Очерки по истории русской культуры. Искусство. Школа. Просвещение* [P. Milioukov, *Essais d'histoire de la culture russe. Art, école, éducation*], Moscou, 1994, t. II, vol. 2, p. 264-265.

³⁰ Ma traduction. *Учреждения и уставы, касающиеся до воспитания и обучения в России юношества обоего пола [Établissements et statuts dans le domaine de l'éducation de la jeunesse des deux sexes en Russie]*, Saint-Pétersbourg, 1774, t. 1, p. 3.

³¹ Oukase du 9 février 1737. *PSZ*, t. X, p. 43-45.

« EXTRAIT DU TROISIÈME TOME DES ÉCRITS SATIRIQUES IMPRIMÉS EN
ALLEMAND À LEIPZIG »,
PAR LE BARON DE TSCHUDY

Source : *Le Caméléon littéraire*, Saint-Petersbourg, 1755, n°5.

[p. 105]

« Sur le Chapitre de l'éducation les plaintes ne finissent point. Les peres & meres ne cessent de se récrier sur la difficulté qu'il y a de rencontrer un homme qui ait le talent & la volonté d'élever les enfans comme il convient & de leur inspirer de la raison. De leur côté ceux qui s'annoncent sous le titre de précepteur & qui se chargent de l'instruction de la jeunesse n'ont pas lieu d'être plus contents. La faute est je crois de part et d'autre.

Combien de parents qui ne connaissent pas l'étendue de leurs obligations ! combien d'autres [p. 106] qui n'ayant reçu eux-mêmes aucune éducation n'en sentent pas la valeur, & ne souhaitent pas que leurs enfans aient plus d'esprit & de raison qu'eux ! plus attentifs à leur amasser par leur sordide avarice un patrimoine opulent. De bonne foi de telles gens méritent-ils d'avoir dans leur maison un homme capable & qui prenne plus de soin de leurs enfans qu'ils n'en ont eux mêmes.

C'est une entreprise délicate d'élever de jeunes-gens & sur tout des enfans de condition. Un savant ne prend guères sur lui cette épineuse commission, peu lucrative, encore moins honorable, & d'ordinaire sujette à une foule de désagrémens. Un pere qui n'est pas dans l'habitude de penser solidement ; ne saurait réfléchir à tous les égards qu'il doit avoir pour un homme chargé du penible fardeau de l'éducation de son fils, il regarde un précepteur comme un domestique ; tout au plus a-t'il la bonté de le compter pour le premier d'entre ses gens. Puisqu'il n'en fait pas plus de cas que [p. 107] d'un valet peut-il exiger que ses enfans le respectent d'avantage ? c'est la source d'une quantité de conséquences fâcheuses, lorsque les enfans séduits par l'exemple de leurs pères & mères prennent du mépris pour leurs Mentors & leurs maîtres.

La récompense ou suivant l'expression de quelques maisons le gage attaché à cet état est si médiocre, qu'il est difficile dans le mésaise de conserver la ferveur nécessaire pour acquitter ces devoirs. Souvent encore crainte que les appointemens ne soient pas suffisamment désservis, on exige d'un Mentor toutes les sciences à la fois, & même au delà nombre de services manuels. En un mot un précepteur qui serait à la fois, Perruquier, Maître-d'hôtel & Marmiton, serait un homme impayable pour certaines gens. Peut-on justement se plaindre du peu de succès d'une éducation, lorsque l'on a si peu de ménagement pour celui qui la donne ?

[p. 108] « Je ne doute pas que la plupart des Mentors ne soient de l'avis de l'auteur. Mais il faut aussi qu'ils conviennent de leurs torts... » Se donner pour ce que l'on n'est pas me semble une impudence grossière, c'est néanmoins ce que font la plupart des précepteurs. Ils se disent capables de tout, le Contrat est orné des plus séduisantes promesses : ce sont autant de petits *Pic de la mirandole* & l'on les croirait à coup sûr en état de soutenir une Thèse de *omni scibile*. A peine est-on convenu des articles de leur engagement que l'on les trouve absolument incapables d'y satisfaire pour les moindres parties : quelle considération peut prétendre un imposteur qui se pare de qualités qu'il n'a pas ? c'est trop de grâce encore lorsqu'en le chassant on ne punit pas sa supercherie comme elle le mériterait.

Joignez à ce premier cas l'inconduite de la plupart d'entre ces Messieurs. Je ne parle pas des vices crapuleux, cela ferait un article [p. 109] à part : mais de l'indolence, de la dissipation. Les heures destinées au travail sont souvent employées à la promenade, au jeu, à mille autres frivolités qui détournent du devoir. Que devient alors le disciple ? mais convient-il à un précepteur d'y penser ? pourvû que l'argent se compte à la fin de l'année, qu'importe comment il est gagné ?

Je ne prétends pas justifier les parents par ce détail, il dépend d'eux de parer à tous ces inconvéniens en faisant usage du précepte de *Quintilien* : ceux qui n'entendent pas la langue latine peuvent en demander l'explication au maître qu'ils veulent prendre pour leurs enfans. « *De paedagogis hoc amplius, ut aut, sint eruditi planè, quam primam esse curam velim : aut se non esse eruditos sciant. Nihil enim peius est iis qui paulùm aliquid ultra primas litteras progressi, falsam sibi scientia persuasionem induerunt. Nam et cedere praecipendi peritis indignantur, et velut iure quodam potestatis quo ferè hoc hominum genus intumescit [p. 110], imperiose atque interim saevientes, stultitiam suam perdocent, nec minùs error eorum nocet moribus. Quintilianus*³².

³² Traduction : À propos des pédagogues, ceci encore : ou, s'ils sont réellement érudits, je voudrais que ce soit leur premier soin,

Voilà la pierre de touche des précepteurs ; l'homme habile & de bones mœurs goûtera ce précepte, le sot au contraire sera choqué que l'on lui propose des maximes qu'il traitera du plus raffiné pédantisme. Il serait à souhaiter cependant que l'on fit usage de ce moïen.

Au reste mon raisonnement est trop général & l'on peut y trouver des exceptions. Le vrai mérite n'a ni état, ni temps, ni partie fixe, & je ne doute pas qu'il ne se rencontre nombre de gens habiles & parfaitement propres à former le cœur & l'esprit d'un jeune homme. Un pere alors est d'autant moins excusable si possédant un si rare trésor, il n'en fait pas le cas convenable, & néglige de le conserver, l'on marchande un homme de mérite comme l'on ferait une piece [p. 111] d'étoffe, quelle pitoyable oeconomie ! l'argent que l'on dépense pour l'éducation d'un enfant est sans doute l'argent le mieux employé, l'éducation est un solide héritage que l'on lui laisse, il ne faut rien ménager à cet égard : ou si après avoir lésiné quinze jours sur les articles de l'accord avec le maître que l'on engage, l'on est enfin au point de conclusion, je voudrais au moins que l'on tint fidèlement sa parole. Le précepteur est dégagé de ses obligations si l'on ne remplit pas les conditions auxquelles il s'est donné. Cela est juste.

Croit-on de bonne foi que le tempérament le plus flégnatique puisse résister à des procédés offensans ? croit-on qu'un homme réduit par la fortune à vivre de ses talens ait perdu pour cela le droit de sentir les chagrins que l'on lui cause ? si l'ame est bien née, rien ne peut en elle flétrir le sentiment ; au contraire [p. 112] plus nous sommes misérables, plus nous sommes pénétrés des moindres choses qui nous ramènent au fâcheux de notre position. Un galant homme n'est pas fait pour essuyer de sang froid les rebuffades, les altercats³³ d'un domestique insolent, doit-il être exposé aux mauvaises chicanes d'un intendant de mauvaise humeur, d'un homme d'affaire bouffi de la faveur de son maître & jaloux de tout ce qui en approche ? si l'on est assez doux pour se taire, & assez prudent pour ne pas porter des plaintes ordinairement inutiles & souvent causes de pire, l'on n'est pas au moins assés dupe pour ne pas prendre du dégoût, il conduit à l'indifférence sur tout ce qui peut intéresser une maison où l'on est si peu menagé : l'éducation en souffre, le maître se retire, l'écolier reste un ignorant, conséquence infaillible.

Un seul moyen d'obvier à ces inconvéniens [p. 113], ce sont les établissements publics. Rien sans doute de plus utile ; la règle exacte que l'on y observe est d'abord un grand avantage : les maîtres sont toujours capables, on a soin de les choisir tels.

L'émulation d'ailleurs qui ne peut manquer de se trouver dans un nombre d'écoliers, les excite au travail. Leur conduite est assurément bien veillée au moins dans les heures de l'étude, de retour chez leurs parens, c'est à eux à y avoir l'œil...

On ne peut trop vanter l'excellence de ces fondations destinées à l'instruction de la jeunesse. C'est là que l'on forme le Citoyen, le Guerrier, l'Orateur, le Philosophe ; précieuse pepinière dans laquelle l'Etat peut trouver des ressources infinies.

L'on devrait consacrer en dépit de l'envie les plus magnifiques éloges, à ceux dont le [p. 114] généreux amour pour la patrie, imagine de tels projets, & dont la prudence & les lumieres en assurent l'exécution.

ou bien qu'ils sachent qu'ils ne sont pas érudits. Rien n'est pire en effet, pour ceux qui ont progressé un peu au-delà des rudiments, que de se draper d'une fausse conviction de science. Car tantôt ils s'indignent de céder la place à ceux qui ont les compétences pour enseigner, tantôt, comme justement imbus du pouvoir qui gonfle d'orgueil ce genre de personnes, ils professent leurs niaiseries avec autorité et parfois même avec fureur ; et leur ignorance n'en nuit pas moins aux bons principes. Quintilien. (Traduit par Agnès Tabard que nous remercions).

³³ Terme vieilli, ici : offenses.